

PRIÈRE POUR EURYDICE

Olivier parcourait les rayons du grand magasin de sport au pas de course à la recherche d'un lot de chaussettes de tennis quand il la vit pour la première fois. Elle était mince, élancée, avec des jambes qui n'en finissaient pas, une taille de guêpe et des seins qui devaient tenir droits sans l'aide du moindre soutien-gorge. Elle avait une peau brune aux reflets cuivrés, des traits du visage sereins et réguliers, et des cheveux tressés finement en arrière, qui faisaient des petites queues à la base du cou. Elle était habillée comme les filles de banlieue, un jean moulant, un débardeur, et des baskets d'une marque américaine qui ressemblaient aux aéroglisseurs faisant la navette entre Douvres et Calais. Mais il y avait dans son attitude quelque chose d'altier et de souverain, à l'image de ces princesses africaines sorties d'un roman d'aventures de Pierre Benoit. Olivier s'arrêta pour l'observer plus attentivement. Mais quand elle leva la tête et que leurs regards se croisèrent, il se sentit gêné et poursuivit sa course.

Rentré chez lui – un studio situé rue de l'Amiral Mouchez – Olivier s'empressa de se dévêtir, d'enfiler un short et un maillot, et de gagner le parc Montsouris pour son jogging quotidien. Ce mois de juillet à Paris lui était insupportable, et il ne trouvait de plaisir qu'à ces courses vespérales dans les allées ombragées du parc, qu'il prolongeait souvent jusqu'aux terrains de sports de la Cité universitaire. Il aimait contempler les façades biscornues des différents pavillons, et se glisser entre les groupes d'étudiants étrangers qui devisaient gravement sur leurs examens sans lui accorder la moindre attention. Il y avait aussi des couples qui s'étreignaient sur les pelouses, et des championnats internationaux de football qui mettaient aux prises le Maghreb et l'Amérique du Sud, Haïti et le Cambodge. Bien qu'irréductible solitaire, Olivier appréciait ce brassage de peuples et cette connivence bon enfant. Quand il rentrait chez lui, il prenait une douche et se préparait un repas léger – salade, jambon, yaourt –. Puis il s'effondrait sur le sofa avec un livre, ou bien – quand il en avait le courage – il se rhabillait pour gagner un des cinémas de la Porte d'Orléans ou du Quartier Latin.

Ce fut au cours d'une de ces soirées de solitude, pas plus triste qu'une autre, qu'il la retrouva. La jeune fille marchait sur le boulevard du Général Leclerc à grandes enjambées, indifférente aux vitrines encore éclairées des magasins et à la foule qu'elle croisait. Olivier n'eut aucun doute, bien qu'elle eût défait ses tresses et défrisé ses cheveux, et revêtue une jupe courte et un polo rose. Olivier accéléra le pas et la suivit à une distance respectueuse. Elle gagna un cinéma discret qui se trouvait derrière la place Denfert-Rochereau. On y jouait le dernier film d'Amoldovar « Tout sur ma mère », mais la jeune fille opta pour un polar américain dont il serait préférable d'oublier le nom. Le seul motif

de satisfaction d'Olivier fut de constater que personne n'avait donné rendez-vous à sa belle princesse, et il se put se mettre derrière elle dans la file d'attente. Dans la salle, ils n'étaient qu'une poignée de spectateurs, et il s'assit non loin d'elle. De sa place il pouvait admirer l'admirable profil de la jeune fille à loisir, et l'observer déguster un cône à la glace vanille. Le film tint ses promesses : un couple politiquement correct de flics – un blanc et un noir –, des dialogues à la limite de la débilité, des poursuites de voitures dans les rues de San-Francisco cent fois filmées, et des flots d'hémoglobine à vous donner la nausée. Le flic noir avait une sœur, dont tombait bien sûr amoureux son collègue, mais cette dernière mourait sous les balles de la mafia pour sauver la vie des défenseurs de l'ordre. Même cette fin édifiante n'émût pas Olivier, qui soupira de soulagement au générique de fin.

A la sortie du cinéma, il la suivit de nouveau, mais sa démarche était désormais moins assurée. Il voulait l'aborder mais il ne savait comment, craignant par-dessus tout une rebuffade qui aurait dissipé à jamais ses illusions. La jeune fille s'arrêta à un passage clouté pour traverser l'avenue, et il sut que c'était le moment ou jamais. Il se porta à sa hauteur et émit un « excusez-moi » hésitant. Elle tourna la tête et le fixa avec indifférence de ses grands yeux noirs, comme on regarde un coléoptère qui se serait égaré sur une table de jardin et que l'on va écarter d'une pichenette.

– Nous nous sommes rencontrés à plusieurs reprises, parvint-il à articuler.

L'indifférence de la jeune fille se transforma en étonnement.

– Peut-être, mais je ne vois pas où...

– Oh ! Dans des endroits très banaux... Une fois à « Décathlon », une autre fois dans le métro, aujourd'hui même dans la rue. Et je ne veux pas croire que c'est le simple fruit du hasard !

Olivier avait un peu exagéré pour donner plus de crédibilité à ses propos, et il le regretta aussitôt.

– Je ne prends jamais le métro... Que voulez-vous ? demanda-t-elle avec agacement.

– Rien... Ou plutôt si ! Vous invitez à boire un pot quelque part...

La jeune fille commença à traverser la rue. Olivier la suivit bêtement, comme un chien s'accroche à son maître.

– J'ai faim. Allons chez « Mac Donald » ! dit-elle avec lassitude, sentant qu'elle ne se débarrasserait pas ainsi de cet importun.

Il était écrit que rien ne serait épargné à Olivier ce soir-là !

Elle commanda des morceaux de poulet panés avec des frites et une glace. Il ne prit qu'un milk-shake accompagné d'un brownie, et évidemment régla l'addition. Ils s'installèrent sur une table un peu reculée, et plusieurs regards se tournèrent vers eux, mus par une indiscrete curiosité. Olivier en éprouva une légitime fierté. Tout en sirotant son breuvage, il apprit que la jeune fille s'appelait Eurydice, qu'elle venait du Cameroun, et que son père était diplomate. Pour faire plaisir à ses parents, elle préparait un BTS assistant de direction dans une de ses innombrables écoles privées qui fleurissent à Paris, mais sa vraie passion était ailleurs. Elle adorait la télévision, les films américains et le sport. Elle rêvait d'être mannequin, elle avait fait déjà plusieurs castings et tourné une publicité. Sa princesse africaine parut à Olivier trop à l'aise dans cette société de consommation qu'il détestait, mais l'état d'esprit dans lequel il se trouvait l'incitait à toutes les indulgences. Il était subjugué par le charme d'Eurydice, ses grands yeux tristes, et cette voix monocorde grave, qui énonçait les propos les plus banaux sur le ton d'une tragédie antique !

– C'est un beau prénom, Eurydice...dit-il simplement.

– C'est vrai. Même si l'histoire d'Eurydice est très triste... C'est une tante qui a voulu que je m'appelle comme cela.

Olivier ne connaissait rien de l'histoire d'Eurydice, mais l'évocation de la tante lui fit penser à une vieille sorcière qu'on aurait oublié d'inviter au baptême, et qui – pour se venger – jetterait un mauvais sort à la pauvre jeune fille.

A la fin du repas – si on pouvait nommer ainsi l'ordonnancement des substances qu'ils venaient d'ingurgiter – la jeune fille se leva de façon solennelle.

– Je dois rentrer chez moi, fit-elle. J'ai cours demain.

– Est-ce que l'on peut se revoir ? demanda précipitamment Olivier, comme l'on jette une bouteille à la mer.

– Peut-être... dit-elle d'un ton énigmatique.

– Vous avez un numéro de téléphone où je peux vous joindre ?

Elle sembla hésiter. Une onde d'inquiétude passait sur son beau visage.

– Donnez-moi plutôt votre téléphone ! articula-t-elle.

Olivier se résigna à dépendre de son bon vouloir.

– Voilà mon numéro personnel, dit-il en griffonnant sur le bout de serviette. En journée, vous pouvez aussi m'appeler au bureau. Si cela sonne occupé, insistez un peu ! De toute manière, c'est moi que vous aurez au téléphone. En cette période, je suis seul...

Olivier regarda s'éloigner la longue silhouette d'Eurydice avec tristesse, persuadé de ne jamais la revoir. Puis il s'engagea dans une rue perpendiculaire au boulevard pour rejoindre son studio. Au fur et à mesure qu'il marchait, il retrouva une certaine sérénité. Quelle autre conclusion pouvait avoir cette rencontre ? Elle était trop belle pour lui, trop actuelle, trop "branchée". Qu'elle n'eut pas écarté l'éventualité de l'appeler au téléphone était en soi une victoire ! Et il se contenta de ce mince espoir...

Les jours passaient, et si le souvenir de cette rencontre ne s'effaçait pas, les détails s'en estompaient peu à peu. A tel point qu'Olivier se demandait parfois s'il n'avait pas rêvé. A plusieurs reprises il se rendit au magasin de sport de la Madeleine où il l'avait vue la première fois, et il traîna longuement dans le quartier Denfert-Rochereau, scrutant les files d'attente des cinémas et observant les gens assis dans les fast-food qui fleurissaient entre Alésia et le Boulevard Saint Michel. Mais Eurydice avait bel et bien disparu dans cette ville monstrueuse, avalée dans des entrailles sans fond ou broyée par le mouvement brownien d'une foule anonyme. Le pire était qu'il ne restait à Olivier aucune preuve tangible de cette rencontre, sinon une émotion secrète qui ne le quittait pas. À la bibliothèque de Beaubourg, il trouva dans une encyclopédie le récit du mythe d'Orphée et Eurydice. Une histoire d'amour qui finit mal en effet : piquée par un serpent en voulant échapper aux avances d'un berger, Eurydice meurt. Orphée obtient de Zeus la permission d'aller la chercher aux Enfers, mais à la seule condition de ne pas la contempler avant d'avoir rejoint le monde des vivants. Parvenu aux portes des Enfers, Orphée se retourne malgré tout pour vérifier qu'il est toujours suivi. Et Eurydice disparaît à tout jamais ! Olivier n'était pas Orphée, mais il lui semblait que la même chose lui fût arrivée !

Il assurait la permanence de la « hot line » d'une société de services informatiques durant les mois de juillet et d'août, répondant aux appels

clairsemés des mordus de la version 4 de « Alone in the Dark ». Le directeur lui avait laissé les clefs, le réfrigérateur était plein de boissons gazeuses et sucrées, et il restait assez de paquets de café pour tenir une année. A midi il branchait le répondeur et descendait jusqu'au boulevard Montparnasse. Là, il achetait un sandwich chez « Pomme d'Api » et poussait jusqu'au magasin de la FNAC. En déambulant dans les rayons, il avait trouvé plusieurs guides sur le Cameroun, et fait l'acquisition de deux romans du plus grand écrivain camerounais, revenu au pays natal après un long exil. Et le soir, il faisait son footing habituel. Des filles de tous pays se prélassaient sur les pelouses, bavardaient et riaient. Parfois elles lui lançaient un regard amusé, comme une invitation à s'arrêter et à engager une conversation sans conséquence. Mais il n'en avait cure. Sa seule obsession était de retrouver Eurydice. Il retournait chez lui, consultait fébrilement son répondeur téléphonique, et prenait une douche la porte ouverte pour mieux entendre la sonnerie. Quand il était trop tard pour espérer un coup de fil d'Eurydice, il se mettait alors à butiner sur la Toile. Il avait découvert quelques sites dédiés aux beautés africaines – images très sages d'ailleurs, qui cultivaient le flou artistique et le contre-jour –, et il passait de longues heures à contempler ces corps numériques, avec peut-être l'espoir inconscient d'y retrouver la silhouette d'Eurydice.

Le mois d'août finissait, et avec lui l'absolue solitude d'Olivier. Ses collègues revenaient les uns après les autres, la circulation dans le quartier se faisait plus dense, les cafés des alentours retrouvaient leur clientèle habituelle d'employés et de jeunes cadres. Il eut donc beaucoup de chance d'avoir pris cet appel avant de rassembler ses affaires et quitter le bureau. C'était une voix féminine grave et triste, qui semblait provenir d'un autre monde, peut-être même des Enfers... Olivier n'eut aucun doute sur son interlocutrice, et son cœur se mit à battre plus fort.

– Olivier, c'est toi ? demanda la voix.

– Oui... parvint-il à articuler.

– C'est Eurydice ! Tu te souviens de moi ?

– Bien entendu... Je croyais plutôt que tu m'avais oublié...

Il y eut un blanc, quelques secondes qui effrayèrent Olivier, comme si la ligne allait être coupée et qu'Eurydice allait disparaître à nouveau.

- Je voulais simplement savoir si tu pouvais m'héberger pour une nuit ? dit-elle enfin.

Entendre Eurydice au téléphone après tant de semaines de silence était déjà extraordinaire. Mais qu'elle lui fasse cette demande parut à Olivier de l'ordre du miracle, ou encore de la sorcellerie ! Pourtant – il pouvait le jurer – il n'avait consulté aucun de ces marabouts qui promettaient l'amour et la fortune pour quelques billets de cent francs à la sortie du métro, et n'avait adressé aucune prière à Sainte Rita, patronne des causes désespérées. Sa montre indiquait cinq heures du soir, et il fixa rendez-vous à la jeune fille au *fast-food* du Boulevard Leclerc. Puis il rassembla ses affaires, salua rapidement ses collègues et dévala les escaliers quatre à quatre. Il s'engouffra dans le métro, acheta quelques avocats à un marchand ambulant, et prit la direction Nation par Denfert-Rochereau. À travers la devanture du restaurant, il eut la surprise de constater qu'elle était déjà là, assise au fond de la salle. Elle était encore plus belle que dans son souvenir, avec un pantalon à pli noir et un chemisier blanc qui lui donnait un air d'extra-terrestre au milieu des odeurs de frites et de la fumée de cigarettes. Mais les traits de son visage s'étaient émaciés, et elle semblait très lasse. Quand elle le vit, elle leva ses yeux tristes dans sa direction, et Olivier crut y lire une once de soulagement.

– Allons chez toi ! dit-elle en guise de préambule. Je ne sens pas en sécurité ici...

Et elle empoigna un sac de voyage qui reposait à ses pieds.

Ils parcoururent en silence les quelques rues qui les séparaient de la rue de l'Amiral Mouchez. Le studio d'Olivier était dans un petit immeuble cossu et récent, avec une entrée en marbre et de grands miroirs où l'on pouvait s'admirer sous toutes les coutures. L'ascenseur s'arrêta au cinquième, et dans son trouble, le jeune homme eut quelques difficultés à trouver la lumière du pallier et ses clefs au fond de ses poches. Une fois dans l'appartement, il se précipita pour ouvrir la fenêtre et regretta de ne pas avoir fait un peu de ménage le matin. Le divan qui lui servait de lit était grand ouvert, des chaussettes sales et une chemise traînaient dans un coin. Mais Eurydice sembla ne rien remarquer. Au contraire elle se détendit enfin et s'effondra dans un des deux fauteuils, sans faire plus attention au roman de William Boyd ouvert qui y reposait.

– Excuse-moi encore de cette intrusion dans ta vie ! Mais tu étais la seule personne en mesure de m'aider.

Elle fit une pause.

– Le soir où nous nous sommes rencontrés, je t'ai raconté des histoires. Je ne suis pas fille de diplomate, je ne prépare pas un BTS assistant de direction. Au Cameroun, je faisais des études de journalisme. Et un peu de

politique dans un parti d'opposition. Je suis venue en France il y a un an avec un visa touristique, et j'ai demandé l'asile politique. La ficelle était un peu grosse : je n'ai jamais fait de prison, et le Cameroun est paraît-il en phase de transition démocratique. J'ai vécu d'abord chez un photographe de mode que j'avais rencontré à Yaoundé... Mais j'ai compris rapidement qu'il faisait le commerce de ses copines avec des amis influents, et quand il a voulu me faire coucher avec un député, je me suis sauvée. Depuis je « zone » à droite ou à gauche, un soir chez une amie, un autre soir chez le copine d'un copain. Avec toujours l'angoisse de me faire contrôler, et d'être expulsée vers le Cameroun. C'est la raison pour laquelle je ne prends jamais le métro, et qu'au début je me suis méfiée de toi !

– Et maintenant, tu me fais confiance ?

– Dans ma situation, je n'ai pas le choix. Jusqu'à hier j'étais dans un squat dans le 20^{ème} arrondissement. La police y a fait une descente, et ils y ont trouvé une partie de mes affaires, avec mes papiers camerounais. J'avais juste laissé un sac chez une copine, que j'ai pu récupérer. Elle m'a aussi prêtée quelques vêtements et un peu d'argent, mais elle ne pouvait vraiment pas m'héberger. Il ne me reste que toi...

Olivier sourit faiblement.

– Est-ce que je peux prendre une douche ? reprit-elle.

– Bien entendu, la salle de bain est là ! s'empressa-t-il de répondre. Pendant ce temps, je vais préparer le repas. Que penses-tu d'un avocat au crabe en entrée, et puis des pâtes au roquefort ?

- C'est super ! Les français sont les meilleurs cuisiniers du monde...

Olivier s'activait dans la cuisine avec entrain. Il entendait l'eau qui coulait dans la salle de bain, et ce bruit si habituel prit ce soir-là une saveur inédite. Lui qui répugnait tant à partager son intimité se trouvait tout excité à l'idée de cette cohabitation, même s'il refusait d'envisager le tour qu'elle prendrait. La présence d'Eurydice lui suffisait, qui effaçait comme un coup de baguette magique les mois de solitude et désespérance qu'il éprouvait à vivre à Paris. Enfin son exil prenait un sens ! S'il avait quitté sa province natale, ses parents et ses copains, ce n'était pas simplement pour gagner sa vie avec son diplôme d'informatique en poche. Non, il participait à un noble dessein, dont il acceptait de n'être qu'un modeste rouage : sauver Eurydice de l'expulsion et des gênes camerounaises ! Ce rôle à lui seul suffisait à son contentement, mais il était prêt dans un ultime sacrifice à y ajouter celui d'amant...

Olivier était en train de faire fondre à feu doux son fromage de Roquefort quand Eurydice apparut dans l'encadrement de la porte. De saisissement, il en laissa attraper le fond de la casserole. La jeune fille était habillée d'une grande robe en tissu de pagne bleue, et elle avait relevé ses cheveux en chignon. Elle était pieds nus, mais portait autour du cou un collier de verroterie colorée.

- Et bien, remets-toi ! dit-elle en riant. On dirait que tu viens d'apercevoir une *mamiwata* qui sort du fleuve...

- Qu'est-ce qu'une *mamiwata* ?

- Oh ! Cela ressemble un peu à vos sirènes, mais en beaucoup plus méchant. Chez nous, quand elles enlèvent un enfant ou un pêcheur, on ne le revoit plus. Ou bien si le pauvre revient sur la terre ferme, il est fou à jamais et se promène à longueur de journées nu dans les rues de la ville. C'est la raison pour laquelle les gens de mon ethnologie ne se baignent jamais dans la mer !

- Charmant programme ! Non, tu ne me fais pas peur... Je te trouve simplement très belle...

- Pour mon malheur ! Merci en tout cas du compliment...

Il y a des moments dans la vie d'un homme qui restent gravés à tout jamais dans sa mémoire. Ce sont comme des lumières qui éclairent le passé et lui donnent son sens. Des moments qui lui font dire « Je n'ai pas vécu pour rien, car j'ai aimé ! ». Des moments qui continuent à le bouleverser, malgré le temps qui passe, malgré l'écheveau des renoncements et des mesquineries qui constitue la trame d'une vie. Oui, cette soirée qu'Olivier passa avec Eurydice fut le plus beau moment de sa vie ! Quels que fussent ensuite ses joies et ses plaisirs, il ne ressentit jamais plus une telle intensité d'émotion. Et il ne put jamais plus poser ses yeux sur une carte, ou croiser une femme africaine sans penser à cette jeune inconnue qui lui était arrivée comme par miracle, dans la chaleur étouffante d'un été parisien.

Avec simplicité Eurydice mit la table, comme si elle était déjà chez elle. Elle se moqua des avocats qu'avait achetés Olivier, si petits par rapport à ceux que l'on trouve au Cameroun, et elle le complimenta au contraire sur les pâtes au Roquefort et les yaourts, qu'il s'évertuait à fabriquer lui-même. Olivier avait ouvert une bouteille de vin, et mis « Sketches of Spain », un CD de Miles Davis qu'il ne se lassait pas d'écouter, surtout pour l'interprétation du Concerto d'Aranjuez. Dans cette ambiance hispanique, une douce euphorie les gagna, et le jeune homme en vint à parler de lui, de son village, des ballades qu'il faisait en

VTT dans les campagnes environnantes, et de la fille de ses voisins - Myriam - qu'il avait aimée, mais qui s'était mariée avec son meilleur copain.

Eurydice le regardait avec tendresse. C'était elle qui était dans la merde, et c'est lui qui se confiait ! Peut-être était-ce son destin à elle, de recueillir les confidences des hommes blessés, et d'en porter témoignage ? Brusquement il s'interrompit, comme s'il avait compris le paradoxe de la situation. « À ton tour, parle-moi de toi ! » dit-il simplement. Alors elle se mit à parler. C'était la première fois qu'elle éprouvait avec un Européen une telle complicité. Elle raconta son village, sur les hauts plateaux de l'Ouest, avec ses toits de tôle qui brillent sous le soleil au milieu des bananiers et ses rues en latérite où courent les enfants et les chèvres ! Ses baignades dans la rivière, aux côtés de sa mère et des co-épouses de son père qui lavaient le linge et chantaient à l'unisson. Et le grand marché où la conduisait son frère aîné, le premier jeudi de chaque mois. A la fin de la matinée, il lui achetait un grand bol de paf avec des beignets huileux qui fondaient sous la bouche, et une assiette de haricots rouges qui tenait chaud au ventre. Elle se mettait au fond de la boutique et écoutait sans se lasser discourir les maraîchers et les chauffeurs, rêvant déjà de parcourir le vaste monde. Elle raconta aussi l'étudiant qu'elle avait rencontré à l'Université, et qui l'avait aimée pour la première fois. C'est à lui qu'elle devait son initiation politique, ses premières manifestations et ses premiers meetings. On avait retrouvé son cadavre un beau matin, près d'une décharge à ordures, avec les habits déchirés et des ecchymoses sur le visage. Il avait eu le tort de rêver d'une autre Afrique, libre, généreuse, réconciliée, avec toute la force de ses convictions. Et il en était mort, sans que jamais on n'inquiétât ses assassins.

Ils continuèrent à parler longuement dans le salon. Le sommeil commençait à gagner Eurydice, et elle comprit qu'Olivier ne résoudrait pas à prendre l'initiative.

- Je crois qu'on est condamné à dormir dans le même lit, dit-elle avec simplicité.

Elle se leva, tira les rideaux, et d'un ample mouvement des bras, elle passa sa robe au-dessus de la tête. Puis, sans aucune gêne, elle se coula entre les draps défaits et se recroquevilla en chien de fusil. Lucien eut tout juste le temps d'admirer un corps à la plastique parfaite, avec des reflets ambrés et un ventre plat. Les tempes bourdonnantes et le visage congestionné, il l'imita et se glissa à son tour sous les draps. Quand il commença à la caresser, elle l'arrêta d'un geste.

- J'ai vu que tu avais une boîte de préservatifs dans ta salle de bain. Prends-en un, je t'en prie ! Je m'en voudrais de te laisser un trop mauvais

souvenir...J'ai été violée il y a quelques années. Je n'ai jamais voulu faire de test, mais on ne sait jamais...

Elle avait une peau incroyablement douce, et des gestes d'une infinie grandeur. Comme un voyageur au milieu du désert, il escalada des dunes dont le sable se déroba sous ses pieds et dévala des sentiers rocaillieux, il se perdit dans les méandres d'un oued asséché et traversa des canyons improbables. Puis il plongea dans un oasis de verdure, étanchant sa soif à un élixir plus envoûtant que toutes les boissons bues au cours de sa courte vie. Et quand il se crut enfin à l'abri, il déclencha un tremblement de terre que nul sismographe n'aurait prédit et qui le rejeta sur le dos, le corps à moitié enseveli et le visage brûlé par un vent de Sirocco, vaincu, à moitié moribond mais heureux. Par la fenêtre entr'ouverte, des bruits de la ville leur parvenaient de loin en loin : une voiture qui passait, un couple qui pressait le pas pour retrouver une chambre douillette. Olivier se tourna sur le côté et posa la tête sur la paume de sa main. En silence, il observait Eurydice. Faisait-elle attention à lui ? Se trouvait-elle encore à Paris, ou était-elle retournée dans son village des hauts plateaux ? Il n'aurait su le dire. Elle avait dans l'obscurité les yeux mi-clos, fixant le plafond, son profil faiblement éclairé par la lumière qui venait de la rue. De sa main libre, il égraina le collier de perles qui entourait son cou, et qu'elle avait oublié d'enlever.

– Tu vois, chaque perle représentait un esclave, dit-elle en croisant enfin son regard. Une petite pour un enfant, une moyenne pour une femme, et une grande pour une pièce d'Inde.

– Comment peux-tu porter ainsi autour du cou des traces de cet odieux trafic ? reprit Olivier en plaisantant.

– Cela fait partie de notre histoire ! Mon peuple s'est réfugié sur les hauts plateaux parce qu'il était pourchassé par les tribus côtières qui trafiquaient avec les Blancs. Là se trouve une des terres les plus fertiles du monde, et il décida de s'y installer. Chez moi, tout pousse : la banane et le maïs, la tomate et l'igname. Il nous arrive même de pratiquer trois cultures sur un même lopin de terres. Nous sommes des agriculteurs et des commerçants, des intellectuels et des poètes. Nous aimons le travail et la fête, la famille et les traditions. Mon père était un chef, il avait plus de vingt femmes, mais je suis sûre qu'il les aimait toutes également. Et chez moi, il est inimaginable que quelqu'un meure de faim, ou bien qu'il se retrouve seul et malade à l'hôpital. Mais nous sommes aussi un peuple libre et rebelle au pouvoir central. C'est la raison pour laquelle on nous déteste et qu'un jour on cherchera à nous faire disparaître, comme vos Juifs en Allemagne ou les Tutsis du Rwanda ! J'ai des documents, j'ai des preuves...

Quand Olivier se réveilla, le jour inondait déjà la pièce à travers les rideaux tirés. Eurydice était penchée au-dessus de lui et le regardait tendrement. Mon Dieu, qu'elle était belle ! « Comme un lever de soleil sur les hauts plateaux, quand les toits en tôle se mettent à briller au milieu des bananeraies, et que la terre rouge de latérite poudroie avec des reflets d'or. Quand les hommes s'en vont défricher, et que les enfants tirent les bêtes par leur licol pour les conduire à de nouveaux pâturages. Quand les fumées des villages s'élèvent le long des murs en pisé, et qu'au loin la masse sombre des volcans danse dans l'azur rougeoyant ». Ses mots à elle lui venaient à l'esprit, effluves d'une conversation tout juste entamée la veille, et qu'il se promettait de poursuivre des soirées entières. Il n'était plus désormais que le prince consort d'un royaume niché au cœur de l'Afrique, un royaume sans armée et sans police, sans chambellan et sans protocole, dont la jeune fille était la reine. Et il ne possédait d'autres prérogatives que celles conférées par l'amour : serrer Eurydice dans ses bras et enfouir son visage dans ses longues tresses, caresser son corps et embrasser ses pieds. Prisonnier à jamais d'une Atlantide de verdure...

Dans son demi-sommeil, Olivier eut cependant la désagréable surprise de constater que la jeune fille était déjà douchée et habillée.

– Je dois sortir tôt ce matin. Mais je serais là ce soir, sans faute ! dit-elle pour répondre à son regard interrogateur.

– Tu as déjà déjeuné ?

– Non, mais je n'ai pas très faim. Ton repas était très bon hier soir. Il y a longtemps que je ne m'étais pas sentie aussi bien !

Il sourit doucement. Elle s'approcha de son visage et lui tendit ses lèvres.

– Tu ne veux pas qu'on mange ensemble à midi ? insista-t-il, comme s'il pressentait quelque chose et cherchait à la retenir encore un peu.

– Non, cela ne sera pas possible. Mais ne t'inquiète pas ! Je serais là ce soir...

Elle l'embrassa et se leva d'un mouvement vif, comme si elle craignait qu'il cherchât à la retenir. Puis elle lui fit un signe gracieux de la main, et disparut par l'encadrement de la porte. Quand il entendit la porte palière se refermer, Olivier se leva douloureusement. Son petit appartement lui sembla tout à coup vide, et Eurydice lui manquait déjà ! Dans un coin gisait son sac avec la robe de pagne pliée, et au-dessus une grande enveloppe brune. Il prit

précautionneusement cette dernière et la contempla. L'adresse le surprit. C'était celle d'un grand quotidien du soir, avec le nom d'un journaliste. Eurydice y avait ajouté une mention au crayon noir à l'intention d'Olivier : « S'il m'arrive quelque chose... Je t'embrasse ».

Eurydice ne revint pas le soir. Vincent n'eut pas le souvenir dans sa vie d'une attente aussi insupportable. Des heures durant, il guetta les bruits du palier, et les rumeurs de la rue. Et la sonnerie du téléphone. En vain ! Seuls ses parents l'appelèrent, pour s'enquérir de sa santé et lui reprocher de ne pas être venu les voir au cours de l'été. Olivier attendit encore deux jours, l'inquiétude se transformant en désespoir absolu. A chaque coup de téléphone de la « hot line » il sursautait, espérant follement que ce fût Eurydice. Et le soir, il se dépêchait de rentrer chez lui avec l'espoir fou de la retrouver. Il avait renoncé à ses footings, et dans la solitude de son studio, il contemplait longuement la robe en pagne de la jeune fille, qu'il avait accrochée à un portemanteau. Et lorsqu'il n'en pouvait plus de fatigue, il se glissait sur son canapé-lit – dont il avait pris soin de conserver les draps –, s'enfonçait le visage sous les draps et s'abîmait à la recherche d'une odeur ou d'un souvenir. Au troisième jour, il décida de ne pas aller à son travail. Il gagna la Conciergerie, sur l'Île de la Cité, où il savait qu'il y avait un centre de rétention administrative. Il assaillit les bureaux, se laissa éconduire de multiples fois et essuya plusieurs rebuffades, avant de trouver enfin une oreille attentive. Malheureusement aucune personne ne répondait au signalement de la jeune fille. On lui suggéra d'aller à Roissy, où existait aussi un centre réservé aux étrangers en attente d'expulsion. Il prit le RER à Châtelet, puis une navette qui zigzaguait entre les hangars et les bureaux désaffectés d'une zone d'activité moribonde. Après plusieurs minutes de marche, il arriva enfin à un petit bâtiment cubique entouré de grillages. À l'étage la plupart des fenêtres étaient ouvertes et l'on voyait des hommes accoudés. Il y avait là des jeunes et des vieux, des maghrébins et des chinois de Hong-Kong, des peaux noires et des peaux simplement basanés, des visages barbues et des visages scarifiés. Certains fumaient une cigarette, d'autres grignotaient une pomme ou des biscuits, mais les regards étaient tristes, semblant contenir toute la misère du monde. On n'était pas loin de l'Enfer de Dante : « Homme qui franchit cette porte, abandonne tout espoir ! ». Mais il en fallait plus pour arrêter Olivier : si elle était là, il pouvait encore la sauver. Il se battrait comme un lion, il ameuterait toutes les associations caritatives de la planète, il franchirait tous les obstacles, il l'arracherait à son sort ! Son excitation fut malheureusement de courte durée : une guérite en fer commandait l'entrée du bâtiment, et un policier lui demanda un laissez-passer qu'il était bien entendu incapable de produire. Olivier l'interrogea sur la présence d'une jeune fille camerounaise du nom d'Eurydice, grande et belle, habillée d'un pantalon noir et d'un chemisier blanc. Le policier haussa les épaules, sans inimitié ni chaleur : il était incapable de le renseigner, et il répéta laconiquement qu'on ne pouvait pas pénétrer sans autorisation. Le

jeune homme dut se contenter de faire le tour du bâtiment, espérant malgré tout qu'Eurydice fût en mesure de l'apercevoir tourner autour de sa cage. Un simple coup d'œil, un signe auraient suffi. Mais les visages qui l'observaient restaient de marbre, quand ils ne manifestaient pas une pointe d'ironie ou de mépris. Découragé, Olivier s'éloigna lentement vers la gare de RER, laissant filer les rares navettes qui ralentissaient à son approche.

Plusieurs jours encore, il traîna dans Paris, se gardant bien de prendre le métro, guettant contre toute probabilité la longue silhouette d'Eurydice et ressassant jusqu'à la nausée les mêmes questions. Pourquoi était-elle subrepticement partie ce matin-là ? Pourquoi ne lui avait-elle laissé aucun message ? Pourquoi ne prenait-elle pas contact avec lui ? Il était désormais convaincu qu'elle avait eu un rendez-vous mystérieux, et que ce rendez-vous avait mal tourné. De Ben-Barka à Ali Mecili, de Dulcie September à Mahmoud Al Hamchari, l'histoire du Tiers-monde était pleine de ces pièges tendus aux empêcheurs de tourner en rond, aux opposants des dictatures en place, aux hommes libres dont il fallait étouffer la voix. Et pour la disparition de quelques ténors dont la presse se faisait l'écho, combien de crimes restaient-ils anonymes et impunis, fruits de l'alliance sordide d'officines plus ou moins secrètes, portés sur les fonds baptismaux par d'honorables hommes politiques ou des chefs d'entreprise respectés ? Il est bien connu que sous ces latitudes, la vie n'a pas le même prix. Même pas celui des verroteries que les élégantes de Douala ou de Kinshasa portent autour du cou. Eurydice était retourné aux Enfers, Orphée n'y pouvait plus rien !

Olivier se décida à aller voir le journaliste du grand quotidien du soir dont le nom figurait sur l'enveloppe marron. On le fit attendre de longues minutes dans le hall d'entrée. Puis un homme d'une cinquantaine d'années, avec un début d'embonpoint, une calvitie avancée et une barbe mal taillée vint le rejoindre. Ils montèrent dans son bureau, où régnait à côté d'un fax et d'un micro-ordinateur portable un joyeux désordre. L'homme l'écouta avec un brin de condescendance, tout en curant méticuleusement sa pipe, puis il prit l'enveloppe et l'ouvrit. Il parcourut les documents avec une moue dubitative, s'arrêtant juste le temps de bourrer sa pipe de tabac et d'en tirer quelques bouffées.

– Ce sont des documents intéressants en effet, mais rien que l'on ne sache déjà. Que le Cameroun soit au bord de la guerre civile n'est pas en soi un « scoop » ! Qu'il y ait un complot à grande échelle pour procéder à un génocide, c'est évidemment une autre paire de manches, mais que rien ne semble prouver, pas même les diatribes d'associations fanatiques ! Vous avez les doubles de ces documents, je pense ...

– Non, je n'avais même pas ouvert la lettre.

– Bien, je vais demander à mon assistante de vous les photocopier.

– Vous allez faire un article dessus ? demanda Olivier avec anxiété.

Le journaliste du grand quotidien du soir haussa les épaules.

– Qui s'intéresse au sort de l'Afrique désormais ? Entre le sida, les sécheresses et les guerres civiles, ce ne sont pas quelques massacres supplémentaires qui vont changer les données du problème. Une tache de sperme présidentiel sur une robe de soirée revêt sans doute plus d'importance ! Et même si je propose un article sur ce thème, je ne suis pas sûr qu'il passera la conférence de rédaction...

– Mais des gens sont peut-être morts pour vous transmettre ce document. Pour eux, il avait une importance capitale. Peut-on accepter qu'ils se soient sacrifiés pour rien ?

Visiblement, Olivier commençait à agacer sérieusement le journaliste.

– Des millions de gens meurent pour rien, dans l'anonymat le plus complet. Un pilote de formule 1 célèbre qui s'écrase contre un mur au volant de sa voiture retiendra toujours plus l'attention du public. Ni vous ni moi n'y pouvons rien. Et ne pensez pas qu'un malheureux article pourra y changer quelque chose ! Il y a bien longtemps que j'ai perdu mes illusions sur la presse. Non, jeune homme, si vous voulez un conseil, rentrez chez vous, prenez un double scotch et oubliez votre belle Africaine... Dans quelques semaines, vous rencontrerez une fille au coin de votre rue ou dans votre cage d'escalier, elle vous plaira et vous lui plairez, et vous lui ferez de beaux enfants roses. Et les malheurs de l'Afrique vous paraîtront aussi bien dérisoires !

– Vous êtes un salaud !

– Si cela vous fait du bien de le penser...

Un article sur le sujet parut malgré tout en dernière page du grand quotidien du soir. Bien évidemment il ne suscita aucune émotion particulière, et il ne modifia en aucune façon la situation qui prévalait au Cameroun. Mais le jeune homme trouva un certain réconfort à l'idée que le désir le plus ardent d'Eurydice avait pu être réalisé. Avec la rentrée de septembre, Paris se peupla de nouveau et Olivier se trouva moins seul au bureau, mais il ne changea rien à sa façon de vivre. Le soir, il continua à courir dans les allées du parc Montsouris et

de la Cité universitaire, qu'il plût ou qu'il neigeât. Et à fréquenter les salles obscures du quartier Latin et de Denfert-Rochereau. Les quelques personnes qui le côtoyaient en dehors du travail le trouvèrent de plus de plus de plus en plus distant, et ils perdirent l'habitude de le fréquenter. Quant aux parents d'Olivier, ils se désespéraient de pouvoir rétablir avec lui des liens filiaux normaux. Pour ses collègues de travail et les gens de son quartier, Olivier était un mystère, apparemment sain de corps et d'esprit, travailleur et serviable, mais dont l'esprit était ailleurs, indifférent au regard des autres et inaccessible aux passions de ses contemporains. Comme un mystique qui se serait réfugié au centre du triangle de Rocquencourt, au milieu des cohortes de camions et des files interrompues de banlieusards, et qui chaque jour rendrait grâce à Dieu de la beauté de l'Univers !

Peut-on aimer toute une vie une personne que l'on n'a serrée dans ses bras que quelques heures ? Peut-on l'aimer au point de ne vivre que pour elle ? Sans aucun espoir de la revoir, mais sans autre souci que d'entretenir son souvenir ? C'était ce qui arrivait à Olivier. De façon irrationnelle et obsessionnelle. Le temps qui s'écoulait, loin de guérir le jeune homme, rendait l'image d'Eurydice plus prégnante encore. Pas une heure, pas un jour ne passaient sans qu'il ne pensât à la jeune Africaine. Pour être sûr de ne rien oublier d'elle, il évoquait tour à tour - dans une gymnastique dérisoire de la mémoire - son regard, sa voix, son corps, la douceur de sa peau et la fermeté de ses seins. Il voulait graver dans les circonvolutions de son cerveau les moindres phrases qu'elle avait prononcées et les moindres gestes qu'elle avait ébauchés. Il avait même acheté la cassette du film américain qu'ils avaient vu l'un à côté de l'autre et qu'il visionnait parfois le dimanche après-midi. Dans l'obscurité de son salon, il essayait alors de reconstituer le profil altier de la jeune fille, et de retrouver l'émotion qui l'avait étreint alors. Il y avait surtout cette dernière image qui l'obsédait, quand elle s'était penchée au-dessus de lui au petit matin, promettant de revenir le soir même et tendant ses lèvres dans une moue amoureuse. Il se jouait cette scène en boucle, essayant de reprendre l'histoire là où un scénariste facétieux et cruel l'avait abandonnée. Pieusement, il avait aussi conservé les objets qu'elle avait oubliés chez lui, comme des reliques sur un autel, et il lui arrivait quand la douleur était trop grande d'enfouir son visage dans la robe de pagne bleue, et d'égrainer les verroteries de son collier à la façon d'un chapelet. Et c'était encore son odeur qu'il cherchait à retrouver sur les corps mercenaires qu'il chevauchait dans les hôtels de la rue de Clichy. « Une forme pathologique de l'amour ! » disaient les rares personnes qui connaissaient son histoire. Il semblait à Olivier que tant qu'il pensait à elle, elle n'avait pas totalement disparu. Qu'elle vivait là, à ses côtés, poursuivant la conversation qu'ils avaient à peine entamée. Et renouvelant l'unique étreinte qu'ils avaient eue le loisir de consommer. Il se disait que le culte qu'il avait érigé à Eurydice n'était pas plus ridicule que celui que l'on rendait à Dieu, Allah ou Vishnu. Et que son sacrifice n'était pas plus vain que celui des moines ou des brahmanes. Lui au

moins avait vu Eurydice, il l'avait tenue dans ses bras, il connaissait l'amour dont elle était capable. On ne pouvait reprocher à la jeune fille ni son silence, ni son impuissance. Et malgré la faiblesse de ses moyens, elle n'était pas restée indifférente aux malheurs des hommes ! Peu importait si inexorablement, il s'éloignait de ses contemporains. S'il s'isolait chaque jour un peu plus, gardant uniquement la lucidité nécessaire à sa modeste survie dans un monde qui ne l'intéressait plus. Le seul but qu'il se donnait maintenant était d'aimer Eurydice aussi fort qu'un homme en était capable, aussi douloureusement et aussi longtemps que possible. Car Eurydice ne pouvait vivre que par lui, comme une naufragée aux confins de l'Univers qu'un fil ténu de la mémoire relit à la Terre. Tant qu'il pensait à elle, tant qu'il évoquait son image et leur rencontre - moments trop brefs volés à l'absurdité de leur destin - la jeune fille serait à ses côtés, à toute heure du jour ou de la nuit, dans le métro qu'elle redoutait ou dans les allées du parc Montsouris qu'elle ne connaissait pas, sur les Champs-Élysées qu'ils ne descendraient jamais main dans la main, ou sur les quais de la Seine où il aurait tant aimé l'emmener. Et cela jusqu'à son dernier souffle de la vie ! Ils mourraient ensemble, à la même seconde, dans un même soupir, quand le cœur fatigué d'Olivier n'aurait plus la force d'irriguer son cerveau et de soulever ses poumons. Et là ils se rejoindraient enfin pour s'abîmer dans le néant, aune absolu de leur amour. A moins qu'un dieu compatissant, un dieu pour les amants d'une nuit ou d'une vie, un dieu pour ceux qui se sont vraiment aimés, décide par indulgence ou cécité de les oublier à jamais dans un coin d'éternité connu d'eux seuls !